

# MADAME DE STAËL ET TALLEYRAND

EXTRAIT DU TOME II DES « MÉMOIRES DE BARRAS »<sup>1</sup>

J'ai éprouvé, et avec plus de force encore, la même révolte intime à la lecture des pages qu'il a consacrées aussi à cette noble madame de Staël, dont il me semble que le nom doit nous être cher à jamais, parce qu'elle a beaucoup souffert et parce qu'elle a beaucoup pensé. S'il suffit que madame Tallien soit une femme, et rien qu'une femme, pour qu'en manquant d'égards envers sa mémoire, Barras ait commis une indécatesse grave, que penser des insinuations auxquelles il se livre, et des méchantes épigrammes qu'il lance contre l'illustre amie de Benjamin Constant? Il la connaissait pourtant; il avait eu le bonheur, que je lui envie, de la voir et de l'entendre. Sa propre âme était-elle donc trop médiocre pour mesurer la noblesse de celle-là? Je crois difficile d'expliquer autrement qu'il ait osé la railler comme il l'a fait. Il n'a vu en elle qu'une femme, n'a retenu d'elle que ses ridicules ou ses faiblesses. Pauvre don Juan vaniteux

1. Le tome II des Mémoires de Barras comprend l'histoire du Directoire jusqu'au 18 Fructidor. Il se compose de deux éléments distincts : une série de résumés analytiques des séances du Directoire, rédigés sur les notes prises par Barras au sortir de chacune de ces séances; des souvenirs personnels, des anecdotes, où Barras donne un libre cours à son instinct de médisance, notamment contre Joséphine, madame Tallien, Fouché, Talleyrand et madame de Staël.

De la préface mise par M. George Duruy en tête de ce volume, nous extrayons le passage suivant; comme introduction au chapitre des *Mémoires de Barras*, consacré à madame de Staël et à Talleyrand, que nous publions plus loin.

et sot ! Comme si c'était une femme semblable aux autres, celle dont le grand cœur douloureux porta dans le domaine du sentiment toutes les inquiétudes, toutes les curiosités et toutes les ardeurs que sa haute et libre intelligence portait aussi, pour son éternel honneur, dans le monde des idées. Mais allez donc demander à un Barras de sentir ces choses-là, et d'embrasser dans son petit esprit un être moral de cette complexité et de cette ampleur !

On va lire le chapitre où sa malignité se donne carrière contre madame de Staël, avec une espèce de verve comique qui atténue un peu la malveillance trop évidente des intentions de cet amusant récit.

Barras ne s'y met pas en frais d'imagination. La scène où, pour la troisième fois, madame de Staël vient plaider dans le cabinet du tout-puissant Directeur la cause de Talleyrand, qui attend dans la rue, au fond d'une voiture, le résultat de l'entrevue, c'est-à-dire le portefeuille de ministre des Relations extérieures qu'il convoite ; cette scène rappelle une autre scène contée dans un précédent chapitre du volume : celle où Joséphine vient solliciter dans le même cabinet — et en déployant d'à peu près analogues moyens de persuasion, — en faveur de Bonaparte, qui attend dans la pièce voisine. Un peu plus de cynisme seulement dans l'un des deux récits que dans l'autre ; les indécentes du second, celui où figurent Joséphine et Bonaparte, remplacées dans le premier par des insinuations presque aussi perfides contre madame de Staël ; même ton d'intolérable fatuité ; on voit que l'esprit de Barras se complait aux thèmes de cette sorte, mais qu'il ne les renouvelle guère. Et l'identité des procédés auxquels recourt dans les deux cas son instinct de médisance, ajoute à la légitime défiance qu'inspirent ces deux épisodes de son long pamphlet.

Quoi qu'il en soit, ici encore j'aurais voulu, pour plusieurs raisons qu'on devinera sans peine, qu'il me fût possible de voiler l'inconvenance de ce passage des Mémoires. Si j'avais pu supprimer le nom de celle qu'on y verra si cruellement bafouée, et le remplacer ainsi que celui de madame Tallien par un X discret, — comme je l'ai fait pour d'autres personnages de notoriété moindre, également maltraités dans les Mémoires et à la descendance desquels je pouvais, sans dommage pour l'histoire, témoigner ce très naturel et très simple égard, — j'avoue que j'eusse éprouvé un soulagement véritable. J'en donne ici l'assurance à tous ceux qui peut-être me sauront mauvais gré de n'avoir point pratiqué sur ce texte injurieux les retouches dont un respectable sentiment leur fera sans doute regretter l'absence.

Mais le moyen ? Comme Joséphine, beaucoup plus gravement outragée qu'elles dans ces Mémoires de Barras, madame Tallien et madame de Staël, appartient à l'histoire. Et si j'ai cru devoir, en vertu de

considérations supérieures même à mes plus chers goûts personnels de courtoisie, laisser à la méchanceté de Barras pleine et entière licence de s'exercer contre la propre femme de l'Empereur, m'était-il donc permis de me montrer plus soucieux de la bonne renommée de madame Tallien et de madame de Staël, que de celle de madame de Beauharnais? Ce n'est point d'ailleurs, que je sache, l'austérité de leur vertu qui — pas plus qu'à Joséphine, — leur a valu la place qu'elles occupent dans l'histoire. En publiant tels quels les passages des Mémoires qui les concernent l'une et l'autre, je n'apprends à personne que le cœur de cette célèbre, comme celui de cette illustre femme, fut nomade. Croit-on que ce rappel des expériences sentimentales, auxquelles il est notoire que toutes deux se livrèrent, va nous scandaliser? Grâce à Dieu, la postérité ne connaît pas le pharisaïsme de certaines pruderies. Elle est indulgente à ces fautes légères que l'amour fait commettre, surtout lorsque ces fautes ont pour avocats auprès d'elles le génie, la grâce ou la beauté.

Dé ces deux femmes, l'une avait une royale beauté, l'autre, les dons les plus éclatants de l'intelligence. Elles cherchèrent le bonheur dans l'amour... Que la paix soit sur l'ombre charmante de celle des deux qui fut belle, — et qu'elle soit aussi, qu'elle soit plus encore sur l'ombre, sans doute éternellement inquiète, de celle qui peut-être aurait donné tout son esprit, tout son talent pour les charmes de l'autre! Tout ce que je pouvais, tout ce que je devais, c'était reprocher à Barras d'avoir touché d'une main si brutale à leur mémoire. Je pense que nul ne pourra prétendre que j'aie sur ce point marchandé le blâme. Et j'espère aussi qu'on voudra bien reconnaître que la sévérité de mes jugements sur Barras prend sa source dans un sentiment plus large que le désir d'exercer des représailles contre l'insulteur de Napoléon . . . . .

Au moment où la possibilité d'un changement de ministère a pénétré dans le public, toutes les ambitions prétendantes ont été éveillées. Celle de M. de Talleyrand était aux aguets de toutes les circonstances, depuis son retour d'Amérique. Il savait que l'occasion a le front chauve et qu'il faut la saisir à l'instant. Il s'était glissé à l'Académie pour avoir un prétexte de se montrer et de parler; il avait fondé le Cercle constitutionnel pour y parler, faire parler et agir. Il avait là à sa dévotion plusieurs vrais patriotes, dont l'honnêteté prompte à

la crédulité se plaisait à voir dans l'ancien évêque d'Autun tout ce qu'il voulait se faire croire, c'est-à-dire un grand ami de la Révolution.

Caressant dans ce cercle chacun selon sa position et ses affections, il disait aux Constitutionnels qu'il était toujours le premier des leurs, l'évêque d'Autun, l'ami de Mirabeau; aux Girondins qu'il avait été Girondin; aux Dantonistes, qu'il était toujours Dantoniste, qu'il devait à Danton sa vie à l'époque du 10 Août; aux partisans de Robespierre il disait non moins positivement, mais peut-être un peu bas et dans l'oreille, qu'il y avait du bon, de l'excellent dans Robespierre; que c'était, après tout, l'homme qu'il « estimait », et qu'on devait « le plus estimer de la Révolution ».

Parmi les personnes dont Talleyrand disposait pour toutes ses démarches intimes, on a vu depuis longtemps un certain abbé Des Renaudes, son ancien grand-vicaire, qui lui servait la messe avec l'abbé Louis (depuis le ministre des finances) à la Fédération du 14 juillet 1790. Cet abbé Des Renaudes était un excellent cornac auquel, comme on l'a dit, il ne manquait qu'un éléphant; mais c'était déjà une espèce d'éclapé politique jouissant de très peu de considération. Il fallait à Talleyrand des aides de camp plus actifs: il avait assez bien choisi en donnant auprès de lui cette fonction à M. Benjamin Constant. Ce jeune publiciste, à qui un esprit naturel très profond pouvait donner une grande sagacité pour connaître vite beaucoup de choses, n'avait pas encore l'expérience que rien ne supplée: il croyait à la vérité des paroles, à la réalité des sentiments, à la chevalerie des opinions, et jusqu'à un certain point même à l'union des intérêts, qui peuvent être encore un lien chez les hommes pour qui l'argent est le moyen et non le but de la vie!

Benjamin Constant avait toute la candeur, on peut ajouter la niaiserie des jeunes penseurs. Il est possible qu'à son insu, son amitié pour Talleyrand fit elle-même quelques calculs innocents, qu'il se fût dit tout bas:

« Si Talleyrand est ministre des Relations extérieures, je me trouve de droit remorqué à son vaisseau. »

Il est au moins très certain que si Benjamin Constant ne s'était pas dit cela à lui-même, Talleyrand le lui avait déclaré tout haut fort expressément et à plusieurs reprises.

Madame de Staël avait vu dans l'avènement possible de Talleyrand aux affaires un double et excellent marché : son ancien ami Talleyrand ministre ; Benjamin Constant, son ami actuel, sous-ministre ! Il n'en fallait pas plus à ses yeux pour sauver la République : car telle est l'illusion des passions, qu'en s'occupant le plus d'un intérêt particulier, elles s'imaginent souvent qu'elles ne travaillent que pour l'intérêt public. Madame de Staël avait d'abord prêté Benjamin Constant à Talleyrand. Cette fois elle faisait le sacrifice tout entier de le lui donner. Benjamin Constant s'était laissé donner à Talleyrand avec le cœur le plus naïf. Il ne voyait que lui, et m'en avait parlé avec la tête montée, lors de la nomination des plénipotentiaires à Lille. Talleyrand avait échoué, mais il ne s'était pas cru battu, et dès le matin, tous les jours avant six heures, il était au lit de Benjamin Constant pour le faire lever, le mettre en campagne, et le presser de son aiguillon. Voilà qu'au moment où les bruits de changement de ministère se répandent, je reçois la lettre suivante de deux amis qu'il me fut impossible de méconnaître :

« Mon attachement à votre personne est inaltérable, il m'a seul fait concevoir le projet de vous devenir utile.

» Je me lie avec un homme qui ne vous est pas inconnu, il partage mes dispositions. C'est un homme d'un génie ferme, audacieux, mais prudent ; nous sommes absolument voués l'un et l'autre à nous attacher à votre fortune.

» Nous ne demandons ni places ni argent : c'est de l'utilité réelle de nos services que nous attendons les effets de votre bienveillance.

» Deux hommes qui ne manquent ni d'esprit ni de moyens, se vouent invariablement à votre fortune, puissent-ils être mis à l'épreuve. »

On voit que Talleyrand procédait toujours par voie de sentiment et de dévouement pour ceux dont il attendait quelque chose. A combien de gens a-t-il été attaché chaque fois qu'il en a eu besoin, ce personnage qu'aujourd'hui l'on peut bien reconnaître n'avoir guère été attaché qu'à lui-même ?

Talleyrand, après m'avoir fait cerner par toutes les relations

directes et indirectes qu'il pouvait soupçonner, de fonctionnaires, de patriotes ayant des atténuances avec moi, pénétra jusqu'au dernier des gens à mon service pour me faire arriver par tous les moyens l'expression de ce dévouement dont il parlait sans cesse, et de son adoration. J'étais plus que fatigué de toutes ces redites, lorsqu'après avoir tiré des hommes tout ce qu'il pouvait s'en promettre, Talleyrand pensa qu'il fallait « faire marcher les femmes ». (C'est l'expression de Talleyrand, qu'on l'a entendu répéter dans plusieurs circonstances fort différentes et éloignées l'une de l'autre, récemment encore lorsque, attaqué par Rovigo sur la question de l'assassinat du duc d'Enghien, il se mit de si bonne heure en route pour rallier la Cour à lui et fit cette fois encore *marcher* de bonne heure les femmes du faubourg Saint-Germain.) Et réellement je vis s'avancer l'une des premières pour garnir l'escadron des femmes de Talleyrand, celle dont la célébrité reposait déjà sur beaucoup de choses extraordinaires, parmi lesquelles je n'énonce pas même ses ouvrages, qui le sont certainement et le seront à jamais. Madame de Staël, qui s'était déjà présentée à moi plus d'une fois pendant la session de la Convention nationale, depuis le 9 Thermidor jusqu'au 13 Vendémiaire, était venue au Directoire sitôt qu'il avait été possible d'y être reçue. Très peu de jours après avoir paru d'abord ne s'occuper que d'intérêts généraux, et paraphrasé son enthousiasme pour la liberté, elle s'était occupée de réclamer pour faire rayer de la liste des émigrés son père, M. Necker. Jusque-là il n'y avait rien que de filial, rien que de légitime et de sacré. Maintenant madame de Staël voulait faire un ministre, et d'après ce qu'on disait du genre d'intérêt qu'elle portait à son candidat *in petto*, cela n'était pas trop conjugal de sa part. Madame de Staël me fut donc dépêchée par Talleyrand; et il faut convenir qu'il avait choisi un messenger bien actif, qui eût pu être plus joli et moins passionné. Je savais bien que les femmes sont capables de tous les extrêmes dans les sentiments où leur cœur s'est engagé. Je ne savais pas jusqu'où elles pouvaient se laisser aller.

Madame de Staël m'avait plusieurs fois parlé de l'ancien évêque d'Autun, Talleyrand, revenu depuis peu d'Amérique, qui avait besoin d'une place et qui en demandait une quel-

conque pour exister, et plus encore, disait-il, pour avoir « l'honneur de servir la République, et de montrer son attachement à la liberté ». Elle m'avait ensuite demandé de me présenter son protégé. J'avais écarté poliment la demande en lui répondant que cela n'était pas nécessaire, que je serais plus sûr de mon indépendance hors de l'influence du solliciteur, ayant déjà bien assez de la sienne ; qu'il pouvait compter sur moi pour ce qui pourrait soulager sa position. En ne le voyant pas, comme en le voyant, je ne sais quel secret pressentiment me mettait en garde contre ce débarqué, et me rendait hésitant sur la permission de lui laisser mettre au Luxembourg son pied boiteux. Madame de Staël insista tellement, que je consentis à me laisser présenter Talleyrand. Sa protectrice, sans perdre de temps, s'écrie :

— Eh bien, voulez-vous ce soir à neuf heures ?

— Va pour ce soir, puisque cela vous est agréable.

Ils n'y manquèrent ni l'un ni l'autre. On les introduisit : ils entrèrent ensemble. Madame de Staël, accoutumée à être le chevalier d'honneur de ceux qu'elle conduisait, marchait en avant. Talleyrand la suivait de son pied boiteux. Je n'avais jamais vu ce personnage déjà fameux sous deux régimes, et qui devait l'être sous bien d'autres encore. J'ai annoncé lors de mon entrevue avec Robespierre, avant le 9 Thermidor, quels traits de ressemblance vivante avec ce monstrueux personnage s'étaient dans la suite offerts à moi et que je devais livrer en leur place aux contemporains jaloux de recueillir les physionomies historiques.

C'est ici que je dois consigner mon observation, confirmée par l'examen le plus sincère, et retracée avec la plus religieuse exactitude. En voyant entrer chez moi Talleyrand, son visage blême, insignifiant, mort, les yeux inanimés, fixes, je crus revoir Robespierre lui-même. Je fus encore plus frappé en le considérant de plus près : ces os saillants, cette tête courte, ce nez retroussé, cette bouche méchante et sèche ; ajoutez à tous ces traits naturels les accompagnements de l'art, la même coiffure poudrée à blanc, le même port raide et immobile.

Je fus tellement abasourdi de cette ressemblance étonnante de la tête et de l'encolure jusqu'au tronc et aux jambes, que je ne pus m'empêcher de prendre à part madame de Staël et

de lui communiquer ma réflexion. Elle se mit à rire de la comparaison, sans en nier la justesse, et me dit :

— Oh! je vous assure que la ressemblance n'est pas complète.

Elle se mit cependant à regarder plus attentivement son homme, me disant qu'elle avait toute présente la physionomie de Robespierre depuis l'Assemblée constituante : sa chevelure poudrée aussi, son ton sec et hautain.

— Oui, sans doute c'est bien là un faux air de Robespierre, il y a là beaucoup de lui. Mais je vous assure que si le physique offre une malheureuse analogie, elle ne suit point le moral, et Talleyrand vaut beaucoup mieux. M. Robespierre, par exemple, était bien loin d'être sensible à l'amitié et de connaître le sentiment de la reconnaissance : il n'y a pas de meilleur et de plus fidèle ami que Talleyrand; je vous le démontrerai; c'est un homme dont le cœur est sur la main, et qui vous sera personnellement dévoué : il se mettrait au feu pour vous.

Voyant que Talleyrand nous écoutait fort sérieusement, et pour ne pas le laisser dans un plus long embarras, je me retournai vers lui. Madame de Staël fait un pas en avant, le prend par la main et, me le ramenant, lui dit :

— Tenez, citoyen Talleyrand, c'est de vous que nous parlions : je ne craignais point de vous flatter, en déclarant que vous étiez un excellent ami, un être pétri de sentiments délicats; que la reconnaissance ne pesait point à votre cœur.

Talleyrand, se retirant un peu en arrière pour donner plus d'inclinaison à son salut, se prosterna profondément et ne répéta que ces mots :

« Serviteur respectueux, serviteur reconnaissant. Il ne vit que pour l'amitié, le dévouement. Il sera trop heureux; il est profondément reconnaissant; non moins respectueux; il n'y a que son admiration qui puisse égaler son respect et sa reconnaissance... »

Voilà tout le discours pénible que semblait encore tirer du fond de la poitrine ce personnage à qui on a fait une si prodigieuse réputation d'esprit et d'élocution, de mots heureux et abondants destinés à occuper toute la société. Il est vrai que cette réputation, il pouvait bien travailler à l'édifier lui-

même, et qu'il n'y a rien de tel en fait de renommée, ainsi que de fortune, comme de faire soi-même toute sa besogne. Il est démontré que sous tous ces rapports la ressemblance de Talleyrand avec Robespierre était encore frappante, et que les deux ménechmes de la Révolution n'avaient rien à désirer de l'un qui manquât à l'autre.

Telle fut ma première entrevue avec Talleyrand. Madame de Staël, après avoir jeté ces premières paroles, espérant avoir semé dans mon cœur toutes les bonnes idées, dont elle voulait faire recueillir les fruits à Talleyrand, le prit par la main pour se retirer. Talleyrand, continuant à me parler de son respect et de sa reconnaissance éternelle, me dit savoir que je me couchais de bonne heure; qu'il savait même qu'aussi j'étais levé le premier de la République; qu'il ne voulait point prendre sur mon repos; que la patrie avait besoin de moi, et qu'on serait coupable de lui disputer un moment de plus. Madame de Staël, en me quittant, chuchota à demi-voix :

— Je ne vous ai encore rien dit sur le citoyen Talleyrand : j'aurais embarrassé sa modestie ; je ne puis vous parler qu'en son absence : je reviendrai demain toute seule ; je vous demande une audience entière.

Madame de Staël revient le lendemain, et, à peine entrée, à peine assise, elle ne tarde point à commencer son sujet : elle a le besoin de seconder toutes mes intentions par la connaissance de la vérité la plus entière ; je ne dois rien ignorer sur les personnes qu'on offre à mon intérêt, et qui sont susceptibles d'être agréées par le gouvernement, car c'est uniquement dans la vue de l'intérêt public et de celui de ma personne qu'elle a besoin de continuer la conversation commencée la veille.

Madame de Staël fit passer devant mes yeux une foule de scènes, qui furent pour moi la démonstration du possible dans les excès de l'ambition. Elle m'avait d'abord présenté Talleyrand comme un homme passionné pour la liberté, pour la République et même pour la Révolution : il n'avait jamais été prêtre avec conviction, me disait-elle ; il ne croyait même pas en Dieu, ce dont elle ne l'approuvait nullement. Elle le lui pardonnait même avec peine, mais elle l'excusait pourtant, parce qu'il faut être tolérante. Agent général du clergé

avant la Révolution, il avait toujours mystifié tout ce qui l'environnait par son air de gravité, qu'il croyait devoir à son habit d'évêque. Lorsqu'il avait pu ensuite dépouiller cet habit, secoué le rochet et le camail, il avait envoyé tout promener. Avant de se défroquer comme il l'a fait depuis, il avait le premier sacré les évêques constitutionnels, afin d'achever de désorganiser la religion catholique. Membre de l'Assemblée constituante, il avait poussé à toutes les lois qui tendaient à compléter la désorganisation de l'Église, et il y est parvenu. « Au sujet de cette Église catholique, contre laquelle, en ma qualité de protestante, je puis être un peu partiale, un jour que ses défenseurs voulaient bien convenir devant moi qu'« il y avait là des abus », je répondis vivement : — Il n'y a pas seulement des abus dans le clergé catholique ! c'est le clergé tout entier qui est lui-même un abus... »

Ce mot, comme j'en jette quelquefois dans la société, était assez heureux, mais enfin ce n'était qu'un mot ; Talleyrand se l'est merveilleusement approprié, en le répétant comme de lui : il en a fait sa chose. Je sais bien que dans beaucoup d'autres affaires qu'on lui a attribuées parce qu'il se les était attribuées, il n'a pu guère y porter que la capacité d'un grand seigneur comme ils étaient élevés en France, c'est-à-dire point de connaissances solides, peu de littérature et un esprit fort médiocre ; mais il s'était toujours approché de ceux qui en avaient, et s'y était frotté. Il avait su parvenir à l'intimité de Mirabeau, et même à être l'un de ses exécuteurs testamentaires, non qu'il y eût une grande analogie entre ces deux hommes, dont l'un était de feu et l'autre de glace : mais Mirabeau avait trouvé assez d'obséquiosité dans Talleyrand pour ne pas repousser ses services, et il avait consenti à lui laisser souffler l'orgue. Ce rôle de souffleur, qui avait suffi à Talleyrand auprès de Mirabeau, donnait la garantie de ce qu'il serait auprès d'un Directeur aussi supérieur que moi. Madame de Staël m'assurait que je l'étais par le courage, par la force de caractère et même, ajoutait-elle, par mon esprit si juste, si distingué, et par mes connaissances militaires.

Je savais bien que croire de tout cela. Ne m'étant jamais fait d'illusions sur la réalité et l'étendue de mes moyens, je savais bien n'être pas dépourvu de courage, de cœur, de

quelque justesse d'esprit, et d'un peu de connaissance des hommes et des choses humaines. Je voyais donc très bien venir la flatterie de madame de Staël et son but. Je ne lui disais point : « Vous me flattez, vous mentez, mais continuez toujours » ; elle continuait sans que je lui en donnasse l'ordre ou la permission.

Après m'avoir déduit toutes les raisons qu'il y avait d'employer Talleyrand dans le gouvernement républicain, madame de Staël voulait surtout que ce fût un homme dévoué à ma personne : elle m'affirmait qu'« il était enthousiaste de moi ». Le sentiment, qui fait tant de miracles, pouvait beaucoup sur Talleyrand ; or, comme Talleyrand était, d'après madame de Staël, idolâtre de ma personne, ce sentiment exalté d'amour pour moi, chef de la République, pouvait, me disait-elle, ajouter singulièrement à ses facultés naturellement peu étendues, et le mettre en état de rendre les plus grands services à la République. Il le pouvait d'autant plus, continuait madame de Staël toujours avec plus d'ardeur, qu'il avait une grande instruction de tout ce qui s'était passé dans les premiers temps de la Révolution ; qu'il possédait dans sa mémoire les secrets des personnages de tous les sexes qui avaient le plus marqué.

Louis XV avait la mémoire de toutes les physionomies et de tous les noms des chiens de chasse de ses chenils jusqu'à six mille : Talleyrand a de même une mémoire de « chien » ; de plus il a si bien pratiqué lui-même certaines relations difficiles, parmi lesquelles il s'est toujours trouvé au pair : il a passé si facilement d'une position à une autre... C'est la souplesse la plus heureuse, la plus habile agilité de transition ; il est tout à ce que vous voudrez :

— Il a, me dit madame de Staël dans un sentiment d'enthousiasme véritable, *il a tous les vices de l'ancien et du nouveau régime : il a et conservera toujours un pied dans tous les partis ; vous ne pouvez donc rencontrer un agent plus utile.* Quant à vous, citoyen Directeur, me répétait-elle, il a constamment eu pour vous une affection, une estime, un respect, qui le font vous considérer comme quelque chose de « surhumain » ; c'est vous personnellement qu'il veut servir ; je vous expose tous ses sentiments parce que je les partage au moins. Qu'y

a-t-il de meilleur et de plus grand que vous ? Vous êtes un grand politique, et vous n'en avez pas la prétention ; vous êtes un grand militaire, car vous l'avez prouvé à Toulon et à Paris, dans des batailles bien autrement terribles que celles des frontières et dont auraient eu peur Turenne et Condé. Vous avez été orateur puissant dans les moments décisifs ; vous êtes de plus un véritable homme d'État, et par-dessus tout vous êtes un orateur simple et modeste, qui ne vous vantez de rien de ce qui vous appartient le plus ! Barras, vous n'êtes pas seulement grand, vous êtes beau, vous êtes comme l'Apollon du Belvédère, de la tête jusqu'aux pieds...

— Voulez-vous bien en rester là, répondis-je à madame de Staël, car je ne pouvais prévoir véritablement où elle se serait arrêtée. Où voulez-vous en venir ? lui dis-je enfin, excédé de son obsession ; expliquez-vous : que voulez-vous que nous fassions de ce cher Talleyrand ?

— D'abord, me dit-elle, un ministre, un ministre des Relations extérieures tout au moins, d'après ce que je vous ai fait sentir de ses convenances et de son aptitude pour une pareille place..

— Eh bien, répondis-je pour me débarrasser d'elle, le premier jour j'y songerai.

Et je fus quitte de madame de Staël, qui voulait cependant ne pas me quitter encore.

Je parlai effectivement à mes collègues de la convenance qu'il pourrait y avoir, en opposition à l'ancien régime, de placer Talleyrand, qui en était le plus haï et le plus méprisé.

Je dois cette justice à mes collègues qu'il n'y eut de leur part qu'un sentiment de répulsion et d'horreur. Madame de Staël devait revenir me voir sous deux jours ; je le lui avais permis, et lors même que je ne lui en aurais point donné la permission, elle ne serait pas moins arrivée jusqu'à moi, car il n'y eut jamais de portes fermées pour elle sous aucune autorité, et elle sut toujours les forcer, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour atteindre son but. Elle revient effectivement deux jours après, et m'aborde avec l'assurance qu'elle devait avoir pour une chose décidée. Je vois encore ses grands yeux fixés sur moi avec un air de tendresse presque voluptueuse, et cependant non sans quelque chose d'impérieux.

— Eh bien, me dit-elle, nous-avons sans doute un ministre, car M. de Lacroix n'est pas un ministre : c'est une vieille femme enceinte, quoiqu'elle prétende être accouchée récemment. (Madame de Staël voulait parler de l'opération que venait de subir le ministre Lacroix pour une loupe immense qui lui couvrait la partie inférieure de l'abdomen et lui avait donné l'apparence d'une femme enceinte de neuf mois, au moins.)

Je ne savais comment me tirer de cette vive interpellation, dont madame de Staël attendait la réponse avec l'impatience que je lisais dans ses yeux qui semblaient grandir en me regardant. Elle me serrait de très près, à ma cheminée, et il n'y avait pas moyen de rompre comme à l'escrime. Je prends mon parti de me sauver par la déclaration toute simple de la vérité :

— Il s'en faut de beaucoup, lui dis-je, que nous ayons un ministre de votre façon ; celui que vous m'avez proposé réunit la répugnance et la mésestime presque unanime des membres du Directoire. Je suis trop solitaire dans ma défense pour réussir à le faire nommer. Tout le monde est contre lui.

Je croyais madame de Staël terrassée comme je l'avais été moi-même, et je m'imaginai être débarrassé de ses poursuites : qu'est-ce qui peut en effet s'attendre aux nouvelles conclusions qu'elle va tirer de tout ceci ?

— Vos collègues disent qu'ils méprisent Talleyrand, me répond-elle. Eh bien, soit : qu'ils le haïssent aussi ; tant mieux pour vous, Barras, car moi, je ne vois que vous dans le monde. C'est précisément parce que Talleyrand sera le plus mal avec tous vos collègues qu'il sera le mieux avec vous. Comme il tiendra tout de votre bonté, il sera dans la nécessité de tenir d'autant plus à vous, puisque vous pourriez lui dire comme Auguste à Cinna :

Et pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui  
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.

Il lui suffira de ce sentiment pour les épier sans cesse, et vous aurez des renseignements meilleurs sur toute la partie secrète de leur conduite, et même de leurs intentions à votre égard. Talleyrand fera la police pour vous comme un bon

chien de berger : c'est, à la lettre, le chien le plus fidèle que vous puissiez avoir. Il vous aime avec soumission comme une maîtresse dont on serait jaloux, sans oser la contrarier jamais.

Je ne voyais rien, dans toutes ces paroles de madame de Staël, qui fût autrement encourageant pour me fier à un homme dont les titres étaient sa corruption, sa mobilité et sa trahison perpétuelles. Je dis à madame de Staël que je la suppliais de me laisser tranquille pour le moment, et qu'il était impossible de ne pas ajourner tout ce que l'on pouvait vouloir de plus pour l'avancement de Talleyrand dans la politique...

Malgré tout ce que madame de Staël avait fait pour Talleyrand, il paraît qu'il n'en trouvait pas assez, et que sa devise était celle de César : « Croyant n'avoir rien fait s'il lui restait à faire ». Il n'avait pas trouvé assez d'intrépidité dans son intrépide amie, et il la poussait sans cesse à revenir à la charge sur moi. Madame de Staël revient le lendemain, tout effarée, sa toilette plus dérangée qu'à l'ordinaire, les cheveux hérissés, les yeux égarés, et vraiment inquiétante, comme si elle sortait d'une attaque de nerfs, ou plutôt comme au moment d'y tomber. En entrant, elle se jette sur un fauteuil, m'entraîne près d'elle et presque sur elle avec violence, en me serrant les mains, puis, tout essoufflée :

— Barras, me dit-elle, Barras, mon ami, je ne compte que sur vous en ce monde ; sans vous, nous sommes perdus, perdus tout à fait. Savez-vous ? Oh non ! vous ne le savez pas, car vous ne me laisseriez pas dans un aussi cruel embarras. Savez-vous, continue-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, savez-vous ce qu'il m'a dit, ce que tout à l'heure il vient de me répéter ?

— Et qui ? de quoi s'agit-il, madame ?

— Barras, mon ami, me répéta-t-elle en me serrant plus fortement les mains, et ses yeux se tournant comme ceux d'une épileptique. Eh ! mon Dieu, c'est de notre pauvre Talleyrand que je vous parle. Savez-vous ce qui vient de lui arriver ?

— Eh quoi, madame ?

— Je le quitte au moment ; peut-être n'existe-t-il plus

déjà : il m'a dit qu'il allait se jeter à la Seine si vous ne le faites pas décidément ministre des Affaires étrangères. Il n'a plus que dix louis devant lui.

— N'a-t-il pas d'autres ressources ? Ses amis ?

— Ah ! ses amis ! Moi qui le suis certainement, je l'ai soutenu jusqu'ici de bon cœur, il n'a pas beaucoup dépensé, puisqu'il n'a pas même pris une remise depuis son retour. Il fait toutes ses affaires et ses courses en cabriolet, lui qui avait l'habitude de tant d'aisance dans l'ancien régime ; et aujourd'hui point de maison, toujours chez moi ou chez les autres. Quand on n'a rien vaillant, quand on n'a point de profession lucrative, et que de plus on a des dettes, c'est une situation bien cruelle ; il faut l'en tirer ! Mon cher Barras, nous sommes perdus ; Talleyrand se noie, il est mort si vous ne le faites pas ministre. Dans le cas où vous auriez absolument disposé du ministère des Affaires étrangères, donnez-lui-en un autre, il y sera également propre : il a une heureuse flexibilité ; il est capable de tout ; c'est d'ailleurs un excellent patriote, comme je vous l'ai déjà dit ; c'est un homme des plus décidés en opinion politique : il voudrait avoir été membre de la Convention nationale, on y aurait pu apprécier toute son énergie ; il ne connaît point d'excès en fait de liberté : il regrette de n'avoir pas été dans cette Assemblée pour y voter comme vous. D'ailleurs, à l'époque du 10 Août, ne s'est-il pas prononcé d'une manière assez déterminée ? N'est-ce pas lui qui, à l'ambassade de France à Londres, faisait tout, quoique Chauvelin fût en nom à cette époque ? N'est-ce pas Talleyrand qui a rédigé l'adresse aux puissances sur les événements du 10 Août, pour montrer le droit de la nation et la légitimité de la République dans le renversement du trône et la résolution prise à l'égard de Louis XVI ? Je ne vous dis pas que j'aie été et que je sois encore de son avis à cet égard. Talleyrand cave plus fort que moi en politique ; mais enfin, si sa position d'ancien évêque ne lui a pas permis d'être membre de la Convention nationale, il faut du moins lui savoir gré des opinions qu'il y aurait montrées. Il a fait tout ce qu'il a pu pour la Révolution ; personne n'a plus donné de garantie ; personne, si on lui demande : « Qu'as-tu fait pour être pendu ? » ne peut répondre d'une manière plus

satisfaisante qu'« il a tout fait pour cela ». Eh bien, mon cher ami, eh bien, Barras, c'est un homme aussi intéressant que vous laisseriez aujourd'hui se jeter à la Seine, faute de pouvoir servir son pays? Non, mon ami, vous ne le souffrirez pas; il faut que vous parliez avec énergie à vos collègues, il faut que vous montiez sur vos grands chevaux; il faut que vous montriez les dents; il faut que vous déployiez du caractère; il faut que vous fassiez Talleyrand ministre, autrement je suis désespérée, et moi-même je meurs, je n'en puis plus.

C'étaient de véritables convulsions, comme un prélude de haut mal, la bouche presque écumante, que madame de Staël me parlait ainsi. J'étais entre deux sensations fort différentes : l'une, presque la compassion et l'effroi, de voir dans cet état violent une femme qu'on pouvait y trouver chez moi si singulièrement, sans que je pusse en donner une explication la moins probable à qui nous aurait surpris. Qu'est-ce qui aurait jamais pu croire qu'une pareille situation eût eu une pareille cause? D'un autre côté, j'éprouvais un besoin de fou rire qui le disputait chez moi à une espèce de terreur. Une femme qui tombe chez moi en épilepsie parce que je ne puis faire ministre un homme de ses amis : cet ami, abbé, ancien évêque ruiné, menaçant lui-même de se noyer s'il n'est pas ministre de la République, agent d'un Directoire composé de cinq régicides : il y avait dans ce mélodrame un mélange de sérieux et de sinistre, uni au burlesque, dont il m'est aujourd'hui encore difficile de me rappeler les détails sans rire toujours davantage; mais ce rire a le droit d'être bien amer, si, nous rappelant tout ce qui a précédé, nous envisageons tout ce qui a suivi.

La volubilité et l'impétuosité de madame de Staël ne m'avaient pas permis de pouvoir placer une parole au milieu de ce discours... Saisissant le moment où, épuisée de fatigue, elle me laissait voir un intervalle :

— Madame, répondis-je, je suis désolé, je vous demande pardon si je n'ai pas été plus heureux pour ce qui vous intéresse.

Madame de Staël ayant l'air de se remettre, et ne versant plus, comme elle me le dit, que de douces larmes d'espérance :

— Allons, mon ami, continua-t-elle en me serrant toujours les mains, faites donc cela; vous nous sauverez tous. Je donne dans la personne de ce pauvre Talleyrand un ami précieux à vous et à la République; je vous en réponds à la vie et à la mort...

Madame de Staël n'en finissait pas : je m'étais levé pour la faire lever elle-même et m'en débarrasser en lui disant adieu; mais, debout, elle me tenait encore les deux mains, de manière qu'il m'était impossible de prendre une sonnette pour faire venir quelqu'un.

J'avais dans mon antichambre beaucoup de monde qui depuis deux heures attendait l'audience. Que vont dire d'ailleurs toutes ces personnes qui ont vu passer devant elles une femme aussi agitée, et encore dans un désordre de toilette qui n'avait fait qu'augmenter depuis son entrée? Je crois bien que si j'avais mis au placement de Talleyrand une condition personnelle et la plus sentimentale possible, madame de Staël, qui m'offrait tout au monde et ce qu'elle appelait sa vie, n'aurait pas été cruelle à mes prières; mais je jure que je n'ai eu l'idée de ne lui adresser aucune prière; que mon rôle, en cette circonstance, aurait plutôt été défensif qu'agressif; qu'enfin ceux qui, voyant sortir madame de Staël de chez moi aussi émue, ont pu attacher quelque conséquence à son émotion, se sont réellement trompés, et m'ont tout à fait calomnié. Jamais, dans une circonstance de ce genre, je ne suis sorti d'une pareille épreuve plus innocent et plus pur.

Malgré tout ce qu'il y avait de démonstration extérieure et vraiment extraordinaire dans la démarche de madame de Staël, qu'on pourrait croire le résultat d'un rôle appris, et regarder comme une scène de comédie étudiée à l'avance, pour accélérer mon mouvement de bienveillance en faveur de celui qu'elle nommait mon protégé, je suis tout à fait convaincu que madame de Staël pouvait n'avoir point elle-même tout le secret de son émotion; qu'elle en était complice sincère et sûrement dupe à son insu; c'est ce qui arrive jusqu'à un certain point aux acteurs passionnés : ils s'identifient à leur rôle, pour monter jusqu'aux personnages qu'ils représentent : ils ont pris la cothurne, la toge ou le turban, et

dans le feu de l'action ils se persuadent à eux-mêmes qu'ils sont ce qu'ils représentent. Leur jeu les pénètre, les enivre et les fait sortir d'eux-mêmes ; n'est-ce pas lors d'une représentation de *Mahomet* où Le Kain avait paru plus admirable que jamais, qu'il eut un vaisseau rompu dans la poitrine et qu'il en mourut.

Mais, si madame de Staël avait une organisation réellement sensible, et dont elle dut subir toutes les conséquences, il y avait quelqu'un qui partageait cette sensibilité beaucoup moins que moi. C'était celui même qui l'avait excitée. Pendant que madame de Staël était occupée chez moi à pleurer, à trépigner, à m'étreindre de toutes ses forces, j'ai su que le flegmatique et immobile Talleyrand était à l'attendre dans sa voiture, qu'elle avait laissée à ma porte, et au moment où je la reconduisais, elle me disait encore :

— Je vais le voir ; que vais-je lui dire pour le rassurer ? Pourrions-nous jamais nous consoler si nous étions cause qu'il se noyât ?

— Allons, madame, répondez-je une dernière fois à madame de Staël, veuillez croire que je ne puis oublier et négliger tout ce que vous venez de me dire. Engagez bien votre ami à ne pas se noyer, car alors il ne serait plus possible de rien faire de lui. Nous nous occuperons d'utiliser ses talents pour la République, et sa bonne volonté pour nous.